20e Année de la Restitution de la Gnose — Novembre [illegible] — N° 1

LA GNOSE

ORGANE OFFICIEL DE L'ÉGLISE GNOSTIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT MENSUELLEMENT

Directeur :
† PALINGÉNIUS

Rédacteur en Chef :
MARNES

Secrétaire de la Rédaction :
MERCURANUS

ADMINISTRATION :
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX [illegible] PARIS [illegible]
[illegible]
[illegible] 50
[illegible]
[illegible]

SOMMAIRE :

NOTRE PROGRAMME

[illegible]

.GLISE GNOSTIQUE UNIVERSELLE

STATUTS

— *Le gnosticisme est une doctrine philosophique et traditionnelle. Il a pour e restituer l'unité primitive religieuse.*

I. — *Le gnosticisme ne s'impose aux consciences ni par la violence ni par la .ace de châtiments après la mort.*

III. — *Il professe, conformément à son titre, que la religion véritable est la cience Intégrale; de ce fait, son enseignement comporte une doctrine évolutive, qui s'ouvre toujours aux progrès successifs et indéfinis de l'intelligence humaine.*

IV. — *Il est accessible à tous les hommes, sans distinction de nationalité, de langues ou de races.*

V. — *On est admis à la plénitude de la connaissance des vérités gnostiques par des grades successifs qui ne sont conférés qu'au mérite et à la valeur intellectuelle des aspirants.*

VI. — *Les cérémonies gnostiques, les dogmes, les rites sont expressément respectueux des lois de la République.*

VII. — *L'Eglise gnostique de France est sous la haute direction d'un patriarche, qui a Paris pour résidence épiscopale et qui s'intitule évêque de Montségur, en souvenir du massacre des derniers Albigeois. Mais ces titres ne confèrent au chef de l'Eglise aucune suprématie dogmatique. Il est simplement* primus inter pares *et il ne peut prendre aucune décision importante sans l'approbation du Saint-Synode.*

VIII. — *Le Saint-Synode est composé de tous les évêques gnostiques.*

IX. — *La caractéristique de l'Eglise gnostique est de représenter et de restituer l'ancienne Eglise chrétienne, démocratique et égalitaire.*

---

trines ou de pratiques théurgiques jalousement restées cachées jusqu'ici sous la lettre de textes obscurs ou systématiquement écartées des histoires religieuses.

A cet effet, nous publierons successivement tout ce que nous avons pu recueillir des écrits imprimés ou inédits de Jules Doisnel († Valentin), qui fut le Restaurateur de la Gnose au XIXe siècle.

Nous donnerons également les divers extraits des Pères des Eglises grecque et latine, ayant trait aux Gnostiques. On sait qu'une grande partie de ces passages attendent encore une traduction claire et précise. Nous commençons, dès ce premier numéro, la traduction française des *Philosophumena,* qui n'a encore jamais été faite ; nous étudierons par la suite la *Pistis-Sophia* et les rares manuscrits gnostiques échappés aux auto-da-fé de l'absolutisme romain.

Des articles signés des hauts dignitaires de notre Eglise traiteront de nos diverses croyances, de nos différents symboles, et initieront le lecteur à nos gestes religieux.

Enfin, nous déclarons, une fois pour toutes, que nous n'entreprendrons aucune polémique ; nous insérerons volontiers les communications qui pourront intéresser la Gnose, sous la seule réserve qu'elles seront correctement rédigées et de développement restreint.

La Direction.

OU NOUS EN SOMMES

A tous les Parfaits et Parfaites, Associés et Associées, qui liront ces lignes, salut, amour et bénédiction en Notre-Dame le Saint-Esprit !

Une année liturgique s'achève, qui n'est point sans avoir produit quelques bons et beaux fruits, et qui a donné à notre cœur de Patriarche d'inespérées satisfactions. Nous savions en effet combien il est difficile, en ce Paris où la vie devient de jour en jour une fièvre plus ardente, où les occupations les plus vulgaires prennent le meilleur de notre temps, où souffle de tous côtés un vent d'indifférence ou de mépris sur tout ce qui touche aux choses du ciel, où nul n'est plus prophète, parce que chacun y est chez soi, nous savions, dis-je, combien il est difficile d'y instaurer un culte nouveau. Et nous n'avions qu'un bien vague espoir dans le succès de notre entreprise. Mais voici qu'on est accouru au pied de nos saints autels pour nous demander l'initiation gnostique.

Un temple modeste dans ses dimensions, mais convenablement orné par

les soins de nos fils et de nos filles, a pu s'aménager dans un des quartiers à la fois les plus intellectuels et les plus populeux de la capitale. Nous n'avons pas cru toutefois devoir dès maintenant l'ouvrir au public, et bien que nous ayons fait, en temps congruent, notre déclaration, nous avons préféré prier et parler, jusqu'à nouvel ordre, en réunions privées.

La sainte hiérurgie a été régulièrement célébrée chaque dimanche, conformément aux saints Rites. Nous avons eu la faveur de conférer les sacrements à nos fidèles et d'initier quelques-uns d'entre eux aux grades importants du Septénaire sacré.

L'enseignement doctrinal qui doit marcher de pair avec les cérémonies religieuses a fait l'objet d'une série de prônes dominicaux pieusement écoutés et qui paraîtront sous forme de fascicules au cours de la nouvelle année liturgique. La première triade, qui contient Simon le Mage, Ménandre et Saturnin, est déjà prête à être livrée à l'impression.

Nous avons pu célébrer avec une solennité particulière la fête de la Vierge de Lumière, et nous avons ajouté au canon de la hiérurgie le nom de notre grande Jeanne d'Arc, devenue la parhèdre céleste de l'immortel Jean Huss, et nous lui avons consacré à elle-même une hiérurgie spéciale.

Le chant du *Rorate* et les litanies de la Vierge de Lumière ont été insérés également dans les textes hiérurgiques.

Enfin, un précieux charisme nous a été accordé par le vouloir d'En-Haut. Nous avons conféré à notre frère Palingénius l'épeptée intégrale et, par ainsi, nous avons pu être utilement secondé dans notre tâche patriarcale, qui commence à devenir un peu lourde à nos vieilles épaules.

C'est certainement par une intervention toute spéciale des Eons protecteurs, que cette année 1909, la xxe de la Restitution de la Gnose, qui a vu tant de désastres, tant de sanglantes folies démiurgiques, ait également assisté à la définitive organisation de notre chère Eglise, à Paris. Cela prouve que, lorsque Dieu le veut, le bon grain peut parfois germer même sous les buissons et parmi les ruines.

C'est évidemment de cette création du culte gnostique à Paris que la presse parisienne a voulu parler, bien que nous n'ayons envoyé aucune communication à ce sujet à nos confrères parisiens. Ils sauront, par ces lignes, que ce n'est plus une création à faire, mais bien une œuvre complètement réalisée.

Nous ne devons pas oublier nos sœurs bien-aimées, les Eglises de Bohême et de Belgique. Celles-là aussi sont en voie de prospérité. A Prague, notamment, les saints Mystères sont régulièrement célébrés tous les dimanches, et le vin mystique est offert aux Parfaits dans la coupe d'or tenue par les mains vénérables du Patriarche Jérôme, assisté de Valentin, son zélé coadjuteur.

Longue vie et bonheur éternel à nos fils et à nos filles de Bohême et de Belgique, à nos fils et à nos filles de Paris, et à tous ceux qui, comme eux, travaillent à l'œuvre du ciel !

† Synésius,

Patriarche de l'Eglise Gnostique de France.

DIXIÈME ANNÉE DE LA RESTITUTION DE LA GNOSE EN BOHÊME

La Restauration de la Sainte Gnose en France eut un retentissement profond en Bohême, pays remarquable dans l'histoire des Religions, et où la Gnose florissait au XIV[e] siècle, de telle façon que le Pape dut lancer une bulle spéciale contre les hérétiques tchèques.

Le mouvement martiniste des temps derniers nous poussa à nouer de nouvelles relations avec la France, qui est particulièrement sympathique à notre race, et de là vint le grand mouvement gnostique qui se manifesta chez nous. Quelques jeunes hommes s'adonnèrent à cette étude spéciale et à la diffusion de la science sacrée. Grâce aux éloquentes homélies du Patriarche français Synésius, s'est formé en 1899, à Prague, le premier cercle gnostique.

C'est dans la famille d'un des frères qu'on se réunit pour célébrer les saintes hiérurgies, pour lire les Evangiles, ou le récit des mystères divins.

Le voyage de notre frère Jérôme, à Paris marque une date importante dans la marche progressive de la Gnose en Bohême. Le but de ce voyage était de se mettre en relations avec les personnages se trouvant à la tête du mouvement spirituel si intense de nos jours. Notre frère est rentré en Bohême muni du diplôme de Patriarche gnostique pour son pays, et de celui de docteur *ad honorem* de l'Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques de Paris.

Ici, comme partout ailleurs, pour gagner les âmes à la vraie foi, il ne faut pas prêcher à la foule, mais s'adresser à l'élite de la pensée, aux esprits déjà préparés à recevoir la divine semence et à la faire germer dans les cœurs.

Que les Saints Eons bénissent ce travail de diffusion dû à l'initiative du Patriarche Synésius de l'Église de France, et qu'il amène au champ du Seigneur de nombreux et zélés ouvriers.

VALENTIN.

CATÉCHÈSE GNOSTIQUE

PUBLIÉE PAR MANDEMENT DE SA GRACE LE PATRIARCHE ET PAR L'ORDRE DU TRÈS-HAUT SYNODE

Décret du Très-Haut Synode Gnostique pour la publication de la Catéchèse :

« Le Très-Haut Synode Gnostique, réuni à Paris, le 10[e] jour du 7[e] mois « de l'an V[e] de la Restauration de la Gnose, décrète :

« La Catéchèse Gnostique, comprenant trois parties et précédée d'un man-
« dement de Sa Grâce le Patriarche, sera publiée incessamment et répan-
« due dans les Ténèbres du Kénôme. Ainsi le veulent les Saints Eons.

« Par décret du Très-Haut Synode,

Le Grand Référendaire du Sceau, Evêque de Concorezzo et Coadjuteur de l'Evêque de Toulouse, Commandeur de l'ordre de la Colombe du Paraclet :
† PAUL.

Imprimatur :
† VALENTIN.

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

LA CONFESSION DE FOI

D. — Etes-vous Gnostique ?
R. — Oui, je suis Gnostique.
D. — Qu'est-ce que la Gnose ?
R. — La Gnose est la science illuminative.
D. — Qu'entendez-vous par là ?
R. — J'entends la science du Divin, de l'Humain et du Naturel, et celle des rapports de Dieu avec l'Homme et avec la Nature, ou de l'Infini avec le Fini.
D. — Qu'est-ce donc qu'un Gnostique ?
R. — C'est celui qui possède la science des choses divines.
D. — La Science est-elle opposée à la Foi ?
R. — La Science est opposée à la Foi aveugle, mais non à la Foi réfléchie, approfondie et raisonnée.
D. — Cette définition est-elle contraire à l'enseignement des Apôtres ?
R. — Non, car Paul souhaitait aux Corinthiens de grandir en foi, en parole, en science et en zèle (2, *Corinth.*, VIII-7) (1) et Pierre ajoute la Foi à la Science (2, *Pierre*, I-5).
D. — Qu'en concluez-vous ?
R. — J'en conclus que le Gnostique véritable possède « la connaissance raisonnée et scientifique des choses divines », c'est-à-dire la connaissance de l'Absolu et des manifestations de l'Absolu.
D. — Veuillez réciter la profession de Foi ?
R. — *Je confesse la doctrine de l'Emanation et le Salut par la Gnose.*
D. — Cette confession, accompagnée de la morale, opère-t-elle le Salut (2) ?
R. — Oui, par la grâce des Saints Eons.

---

(1) Πίστει καὶ λόγῳ καὶ γνώσει καὶ πάσῃ σπουδῇ.

(2) Par Salut, nous entendons l'affranchissement de la domination du Démiurge et la réintégration au sein du Plérôme.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE II

L'ORIGINE OU SIMON LE MAGE.

D. — Parlez-nous des origines de la Gnose.

R. — Eternelle en tant que Vérité, la Gnose s'est manifestée dans le Temps et dans l'Espace, sous une forme concrète, à la suite de la descente astrale de Jésus, fleur du Très-Saint Plérôme.

D. — Où et comment ?

R. — En Samarie, après l'Ascension, par la révélation de Simon le Mage.

D. — Parlez-nous de ce grand homme.

R. — Le Mage de Samarie est le premier docteur de la Gnose ; son enseignement contient en germe la magnifique doctrine qui est la plus lumineuse expression de l'Absolu.

D. — A-t-il créé la Gnose ?

R. — Non, elle est la Vérité et, par conséquent, elle est incréée ; mais il l'a dévoilée.

D. — Elle était donc inconnue avant lui ?

R. — Oui, dans sa forme occidentale ; mais l'Orient l'avait enseignée sous la forme ésotérique. Elle est, a été et sera le vêtement mystique de la Vérité.

R. — Où naquit le Mage ?

R. — A Gitthoï de Samarie.

D. — Quel nom le révélateur portait-il ?

R. — Celui de Grande Vertu de Dieu.

D. — Par qui fut-il secondé ?

R. —Par une femme sublime, nommée Hélène, qu'il rencontra à Tyr, qu'il arracha aux lieux infâmes et qu'il délivra de la tyrannie du mal et des liens de la Chute.

D. — Simon était-il un savant ?

R. — Oui, il possédait la science de Platon, le don de l'éloquence et de la poésie. Il connaissait l'anatomie. Il a découvert la loi de la circulation du sang. Enfin, il fut un grand théurge et un grand thaumaturge.

D. — Est-ce tout ?

R. — Il avait une âme simple et droite et une incontestable honnêteté.

D. — Quelle fut sa conduite vis-à-vis des apôtres ?

R. — Déjà illustre à l'époque des premières missions chrétiennes, il demanda le baptême au diacre Philippe, comme une initiation supérieure.

D. — Comment expliquez-vous sa conduite vis-à-vis de Képhas ?

R. — Dans la demande qu'il fit à Pierre de lui conférer le Saint-Esprit

par l'imposition des mains, il ne vit jamais une désertion de ses principes. Il n'offrit pas d'argent pour acheter le Saint-Esprit, comme osent le dire les malintentionnés ; mais, il offrit le prix légal des secrets initiatiques. L'Esprit, il le possédait lui-même à un degré éminent.

D. — Que dit-il à Pierre qui le maudissait ?

R. — Il lui dit cette parole touchante de bonté et d'humilité : « Priez pour moi afin que rien de ce que vous m'annoncez ne m'arrive ».

D. — Que fut Hélène pour Simon ?

R. — Le symbole douloureux, l'image vivante de la chute de la pensée dans la matière. Il l'aima noblement comme un tel homme pouvait aimer.

D. — Hélène fut-elle digne de cet amour ?

R.—Oui, incontestablement, elle en fut digne, par sa foi, son dévouement, sa merveilleuse intelligence et son profond attachement pour le révélateur.

D. — Comment mourut le Mage de Samarie ?

R. — On ne sait rien de précis sur sa mort. Les fables que l'on débite sur son compte sont d'origine aprocryphe ; ce qui aura donné lieu à ces fables, c'est la haine des chrétiens étroits et le don de lévitation de ce grand homme.

D. — Simon a-t-il composé des ouvrages ?

R. — Oui, il avait écrit les *Antirrhètica* et la *Grande Apophase*.

ꝷ Valentin.

LE DÉMIURGE

I

Il est un certain nombre de problèmes qui ont constamment préoccupé les hommes, mais il n'en est peut-être pas qui ait semblé généralement plus difficile à résoudre que celui de l'origine du Mal, auquel se sont heurtés comme à un obstacle infranchissable la plupart des philosophes, et surtout les théologiens : « *Si Deus est, unde Malum ? Si non est, unde Bonum ?* » Ce dilemme est en effet insoluble pour ceux qui considèrent la Création comme l'œuvre directe de Dieu, et qui, par suite, sont obligés de le rendre également responsable du Bien et du Mal. On dira sans doute que cette responsabilité est atténuée dans une certaine mesure par la liberté des créatures ; mais, si les créatures peuvent choisir entre le Bien et le Mal, c'est que l'un et l'autre existent déjà, au moins en principe, et, si elles sont susceptibles de se décider parfois en faveur du Mal au lieu d'être tou-

jours inclinées au Bien, c'est qu'elles sont imparfaites ; comment donc Dieu, s'il est parfait, a-t-il pu créer des êtres imparfaits ?

Il est évident que le Parfait ne peut pas engendrer l'imparfait, car, si cela était possible, le Parfait devrait contenir en lui-même l'imparfait à l'état principiel, et alors il ne serait plus le Parfait. L'imparfait ne peut donc pas procéder du Parfait par voie d'émanation ; il ne pourrait alors que résulter de la création « *ex nihilo* » ; mais comment admettre que quelque chose puisse venir de rien, ou, en d'autres termes, qu'il puisse exister quelque chose qui n'ait point de principe ? D'ailleurs, admettre la création « *ex nihilo* », ce serait admettre par là même l'anéantissement final des êtres créés, car ce qui a eu un commencement doit aussi avoir une fin, et rien n'est plus illogique que de parler d'immortalité dans une telle hypothèse ; mais la création ainsi entendue n'est qu'une absurdité, puisqu'elle est contraire au principe de causalité, qu'il est impossible à tout homme raisonnable de nier sincèrement, et nous pouvons dire avec Lucrèce : « *Ex nihilo nihil, ad nihilum nil posse reverti.* »

Il ne peut rien y avoir qui n'ait un principe ; mais quel est ce principe ? et n'y a-t-il en réalité qu'un Principe unique de toutes choses ? Si l'on envisage l'Univers total, il est bien évident qu'il contient toutes choses, car toutes les parties sont contenues dans le Tout ; d'autre part, le Tout est nécessairement illimité, car, s'il avait une limite, ce qui serait au-delà de cette limite ne serait pas compris dans le Tout, et cette supposition est absurde. Ce qui n'a pas de limite peut être appelé l'Infini, et, comme il contient tout, cet Infini est le principe de toutes choses. D'ailleurs, l'Infini est nécessairement un, car deux Infinis qui ne seraient pas identiques s'excluraient l'un l'autre ; il résulte donc de là qu'il n'y a qu'un Principe unique de toutes choses, et ce Principe est le Parfait, car l'Infini ne peut être tel que s'il est le Parfait.

Ainsi, le Parfait est le Principe suprême, la Cause première ; il contient toutes choses en puissance, et il a produit toutes choses ; mais alors, puisqu'il n'y a qu'un Principe unique, que deviennent toutes les oppositions que l'on envisage habituellement dans l'Univers : l'Etre et le Non-Etre, l'Esprit et la Matière, le Bien et le Mal ? Nous nous retrouvons donc ici en présence de la question posée dès le début, et nous pouvons maintenant la formuler ainsi d'une façon plus générale : comment l'Unité a-t-elle pu produire la Dualité ?

Certains ont cru devoir admettre deux principes distincts, opposés l'un à l'autre ; mais cette hypothèse est écartée par ce que nous avons dit précédemment. En effet, ces deux principes ne peuvent pas être infinis tous deux, car alors ils s'excluraient ou se confondraient ; si un seul était infini, il serait le principe de l'autre ; enfin, si tous deux étaient finis, ils ne seraient pas de véritables principes, car dire que ce qui est fini peut exister par soi-même, c'est dire que quelque chose peut venir de rien, puisque tout ce qui est fini a un commencement, logiquement, sinon chronologiquement. Dans ce dernier cas, par conséquent, l'un et l'autre, étant finis, doivent procéder d'un principe commun, qui est infini, et nous sommes ainsi ramené à la

considération d'un Principe unique. D'ailleurs, beaucoup de doctrines que l'on regarde habituellement comme dualistes ne sont telles qu'en apparence ; dans le Manichéisme comme dans la religion de Zoroastre, le dualisme n'était qu'une doctrine purement exotérique, recouvrant la véritable doctrine ésotérique de l'Unité : Ormuzd et Ahriman sont engendrés tous deux par Zervané-Akérênê, et ils doivent se confondre en lui à la fin des temps.

La Dualité est donc nécessairement produite par l'Unité, puisqu'elle ne peut pas exister par elle-même ; mais comment peut-elle être produite ? Pour le comprendre, nous devons en premier lieu envisager la Dualité sous son aspect le moins particularisé, qui est l'opposition de l'Etre et du Non-Etre ; d'ailleurs, puisque l'un et l'autre sont forcément contenus dans la Perfection totale, il est évident tout d'abord que cette opposition ne peut être qu'apparente. Il vaudrait donc mieux parler seulement de distinction ; mais en quoi consiste cette distinction ? existe-t-elle en réalité indépendamment de nous, ou n'est-elle simplement que le résultat de notre façon de considérer les choses ?

Si par Non-Etre on n'entend que le pur néant, il est inutile d'en parler, car que peut-on dire de ce qui n'est rien ? Mais il en est tout autrement si l'on envisage le Non-Etre comme possibilité d'être ; l'Etre est la manifestation du Non-Etre ainsi entendu, et il est contenu à l'état potentiel dans ce Non-Etre. Le rapport du Non-Etre à l'Etre est alors le rapport du non-manifesté au manifesté, et l'on peut dire que le non-manifesté est supérieur au manifesté dont il est le principe, puisqu'il contient en puissance tout le manifesté, plus ce qui n'est pas, n'a jamais été et ne sera jamais manifesté. En même temps, on voit qu'il est impossible de parler ici d'une distinction réelle, puisque le manifesté est contenu en principe dans le non-manifesté ; cependant, nous ne pouvons pas concevoir le non-manifsté directement, mais seulement à travers le manifesté ; cette distinction existe donc pour nous, mais elle n'existe que pour nous.

S'il en est ainsi pour la Dualité sous l'aspect de la distinction de l'Etre et du Non-Etre, il doit en être de même, à plus forte raison, pour tous les autres aspects de la Dualité. On voit déjà par là combien est illusoire la distinction de l'Esprit et de la Matière, sur laquelle on a pourtant, surtout dans les temps modernes, édifié un si grand nombre de systèmes philosophiques, comme sur une base inébranlable : si cette distinction disparaît, de tous ces systèmes il ne reste plus rien. De plus, nous pouvons remarquer en passant que la Dualité ne peut pas exister sans le Ternaire, car si le Principe suprême, en se différenciant, donne naissance à deux éléments, qui d'ailleurs ne sont distincts qu'en tant que nous les considérons comme tels, ces deux éléments et leur Principe commun forment un Ternaire, de sorte qu'en réalité c'est le Ternaire et non le Binaire qui est immédiatement produit par la première différenciation de l'Unité primordiale.

Revenons maintenant à la distinction du Bien et du Mal, qui n'est, elle aussi, qu'un aspect particulier de la Dualité. Lorsqu'on oppose le Bien au Mal, on fait généralement consister le Bien dans la Perfection, ou du moins,

à un degré inférieur, dans une tendance à la Perfection, et alors le Mal n'est pas autre chose que l'imparfait ; mais comment l'imparfait pourrait-il s'opposer au Parfait ? Nous avons vu que le Parfait est le Principe de toutes choses, et que, d'autre part, il ne peut pas produire l'imparfait, d'où il résulte qu'en réalité l'imparfait n'existe pas, ou que du moins il ne peut exister que comme élément constitutif de la Perfection totale ; mais alors il ne peut pas être réellement imparfait, et ce que nous appelons imperfection n'est que relativité. Ainsi, ce que nous appelons erreur n'est que vérité relative, car toutes les erreurs doivent être comprises dans la Vérité totale, sans quoi celle-ci, étant limitée par quelque chose qui serait en dehors d'elle, ne serait pas parfaite, ce qui équivaut à dire qu'elle ne serait pas la Vérité. Les erreurs, ou plutôt les vérités relatives, ne sont que des fragments de la Vérité totale ; c'est donc la fragmentation qui produit la relativité, et, par suite, on pourrait dire qu'elle est la cause du Mal, si relativité était réellement synonyme d'imperfection ; mais le Mal n'est tel que si on le distingue du Bien.

Si on appelle Bien le Parfait, le relatif n'en est point réellement distinct, puisqu'il y est contenu en principe ; donc, au point de vue universel, le Mal n'existe pas. Il existera seulement si l'on envisage toutes choses sous un aspect fragmentaire et analytique, en les séparant de leur Principe commun, au lieu de les considérer synthétiquement comme contenues dans ce Principe, qui est la Perfection. C'est ainsi qu'est créé l'imparfait ; en distinguant le Mal du Bien, on les crée tous deux par cette distinction même, car le Bien et le Mal ne sont tels que si on les oppose l'un à l'autre, et, s'il n'y a point de Mal, il n'y a pas lieu non plus de parler de Bien au sens ordinaire de ce mot, mais seulement de Perfection. C'est donc la fatale illusion du Dualisme qui réalise le Bien et le Mal, et qui, considérant les choses sous un point de vue particularisé, substitue la Multiplicité à l'Unité, et enferme ainsi les êtres sur lesquels elle exerce son pouvoir dans le domaine de la confusion et de la division ; ce domaine, c'est l'Empire du Démiurge.

(*A suivre*). T PALINGÉNIUS.

LA TRADITION GNOSTIQUE

La Gnose peut être envisagée sous deux aspects :

Esotériquement, c'est une synthèse ; c'est la fusion avec la doctrine du Christ, de la tradition des Patriarches, conservée depuis Ram dans la mystérieuse Agartha, au Thibet symbolique.

Exotériquement, son aspect est syncrétique : elle résulte de la juxtaposition, autour du christianisme et de la tradition égyptienne, de toutes les traditions dérivées de la synthèse patriarcale.

C'est ce qui explique que tant de systèmes en apparence si différents soient réunis sous le nom de Gnose.

La Gnose a pris la forme analytique pour être plus en rapport avec l'intellectualité de l'Occident.

Par exemple, les Eons sont considérés sous leur double aspect positif et négatif, mâle et femelle, plutôt que sous leur aspect équilibré.

Autre exemple : chaque être reçoit un nom à chaque rôle qu'il remplit. Ainsi, Dieu le Fils, deuxième personne de la Trinité, est appelé Noûs, quand on le considère comme Intelligence du Père ; Logos, quand on le considère comme Verbe émanateur ; Christ, quand il s'agit de son rôle comme Rédempteur universel ; comme Rédempteur spécial de notre planète, c'est Jésus. Mais, sous tous ces noms différents, c'est toujours Dieu le Fils qui agit.

La Gnose revêt plusieurs formes, qui ont été indiquées complètement dans l'*Arbre Gnostique* de notre Vénéré Patriarche Synésius. Voici les grandes divisions successives : le Gnosticisme, première forme du christianisme, qui présente plusieurs périodes bien distinctes (Voir l'*Introduction à l'étude du Gnosticisme* de de Faye) dans lesquelles les systèmes divers tendent à se fondre en un seul. Après l'Ophitisme, le Manichéisme, le Priscillianisme, le Valdéisme, arrive enfin l'Albigéisme, qui offre une synthèse complète, développée dans la *Divine Comédie* du Dante.

Cependant, dès les premiers temps du christianisme, une certaine catégorie de gens eurent la prétention de monopoliser à leur profit l'idée chrétienne, de l'exploiter, et, l'arrangeant à leur façon, d'interdire à quiconque de penser autrement qu'eux. Ils vendirent le Christ à César, s'emparèrent du pouvoir, et dès lors l'Eglise Romaine employa la force contre ceux qui lui résistaient. Les Gnostiques, fidèles du christianisme primitif, furent persécutés plus que les autres.

Après les atrocités de la Croisade contre les Albigeois, la Bête Romaine put croire la vraie tradition chrétienne anéantie. Il n'en était rien. Les Templiers, contemporains des Albigeois, avaient purifié la Gnose en remontant à sa vraie source, et ils se dressèrent à leur tour en face de l'Antéchrist, du Pape Romain. Naturellement, celui-ci les fit disparaître. Mais leur sacrifice volontaire donna une âme à la Gnose dans l'Invisible. Les Rose-Croix succédèrent aux Templiers, et la chaîne gnostique ne fut jamais interrompue. L'Eglise Romaine était trop occupée d'une autre côté, par la Réforme, pour continuer ses massacres.

Aujourd'hui, pour des raisons que plusieurs comprendront, toutes ces formes de la tradition renaissent ou renaîtront plus tard.

Grâce à Valentin II, la Gnose est reconstituée, et malgré les épreuves qui ne lui ont pas manqué, elle se développe peu à peu, mais sûrement.

Et toutes ces traditions iront se rejoindre plus tard dans leur source commune, qui sera aussi leur point commun d'aboutissement : la synthèse des Patriarches.

MERCURANUS.

SIMPLES PENSÉES

Il est des idées toutes faites, des formules toutes stéréotypées ; on accepte les unes sans discussion ; on emploie les autres sans savoir pourquoi.

De même qu'en France on ne peut pas citer un officier sans faire précéder son nom de « brave », ni un Espagnol sans immédiatement le qualifier de « fier » ou « chevaleresque » ; de même nous avons tous cru, sans l'ombre d'hésitation, que le Christianisme *a émancipé la femme.* Or, rien n'est plus faux.

Mais, parce qu'à force d'être répandu, un sophisme finit toujours par s'imposer à la raison, qu'on ne prend souvent plus la peine de le discuter parce qu'il est plus aisé de l'admettre, et que, du haut des chaires chrétiennes, des lèvres autorisées, loyales sans doute, lui donnent la sanction de leur autorité, il n'en est pas moins important de rétablir la vérité, de faire justice d'une légende. Non le Christianisme n'a pas émancipé la femme ; elle l'était avant lui ; et c'est précisément l'Eglise Catholique, et les cultes qui en dérivent, qui, sur ce point — comme sur tant d'autres d'ailleurs — s'est le plus nettement séparée de la pensée intime de son divin Maître.

La Société chrétienne est restée *juive* dans sa conception du rôle et des attributs de la femme. Elle nous a frappées d'infériorité, d'incapacité, pour tout ce qui touche au culte, au Sacerdoce. Seul dans l'antiquité, le peuple d'Israël avait cette conception étroite. Les Religions de l'Inde et de la Perse, les Mystères du paganisme romain ou grec, la vieille Egypte comme les prêtres d'Ossian, comme les Druides des forêts celtiques dont la Sainte-Gnose procède à plus d'un égard, tous ces Saints, tous ces Mages, étaient loin de frapper la femme d'un ostracisme humiliant ; ils partageaient souvent avec elle les devoirs augustes du Sacerdoce, la proclamant ainsi l'égale de l'homme dans le plus sacré de ses droits — celui de correspondre directement avec la Divinité.

Pourquoi d'ailleurs en eût-il été autrement ? Sur quelle base appuyer une distinction puérile entre les sexes par rapport à Dieu ?

Le peuple juif seul a émis ce veto ; il a écarté la femme du Temple, comme *un être impur* ; et, après lui, le Christianisme, s'inspirant dans son rite de la pensée judaïque, ne nous a même pas permis de franchir l'enceinte sacrée pour servir la messe comme le dernier des enfants de chœur.

C'est à notre Sainte Eglise Gnostique qu'a été donnée la glorieuse mission d'effacer du culte universel restauré cette empreinte purement *juive* que le Catholicisme a laissé persister dans le sien.

Etait-ce bien là la doctrine du Maître, de celui qui pardonna à la femme adultère et releva la pécheresse, Marie de Magdala, pour en faire sa suivante préférée ? — Où trouve-t-on trace de prohibition féministe dans ses enseignements ?

Chez nous, la femme peut et doit partager avec l'homme le périlleux honneur du Sacerdoce. Devant l'Eternel, elle est l'égale du mâle, et il est essentiel qu'elle l'affirme, quelles que soient d'autre part les lois humaines qui la régissent.

L'Eglise Gnostique n'est point une école de « féminisme » ; elle n'a cure des luttes sociales qui en font l'objet ni de l'émancipation plus ou moins avancée de ses filles.

C'est affaire de jurisprudence civile, question de climat, de race, de tempérament. Ce qu'elle proclame, c'est le principe souverain de l'égalité des âmes devant le Trône de Dieu, c'est la répartition *égale* de la grâce, le droit *égal* à la salvation ; c'est l'accessibilité pour la femme aux fonctions sacrées pour représenter son sexe tout entier, si l'esprit divin est en elle, au même titre que le sacerdote mâle représente le sien.

ESCLARMONDE.

LA MAGIE DANS LE GNOSTICISME

Existe-t-il réellement une partie magique dans le culte et les cérémonies gnostiques ? Dans l'affirmative, quelle portée faut-il lui attribuer, quel est son rôle précis ?

Une semblable question comporterait de longues explications, beaucoup trop vastes pour le cadre d'un simple article. Néanmoins, je vais aborder le sujet le plus clairement possible, à la lumière des travaux des meilleurs auteurs sur la matière, quoique la question n'ait jamais été traitée spécialement.

Il convient tout d'abord de bien différencier la véritable Haute Magie, exercée dans les sanctuaires de l'Antiquité et transmise traditionnellement jusqu'à nos jours, de l'abjecte goétie, qui eut malheureusement aussi beaucoup de fervents, voire même de temples à toutes les époques.

Un des reproches les plus fréquents qu'on ait adressés aux Gnostiques, c'est de pratiquer cette goétie ou Magie noire ; il est vrai que, comme le fait si justement remarquer Sa Grâce Synésius, dans l'une de ses plus intéressantes brochures (1) « toute Église fermée, toute association qui ne se recrute que par le moyen d'une sélection dont les conditions échappent aux profanes, sera toujours exposée à de pareilles calomnies ». De telles sottises ne méritent pas même d'être prises en considération et, mettant le pied sur ces absurdités, nous nous occuperons seulement d'élucider la question posée pour commencer.

Voyons d'abord la partie cultuelle, qui est naturellement la plus importante, puisque le *culte* est la base de toute religion.

(1) FABRE DES ESSARTS, *Sadisme, Satanisme et Gnose*, 1906.

Que remarquons-nous dans la célébration de notre sainte hiérurgie (1) ? Nous y voyons trois éléments principaux : l'officiant, le Dieu qu'il invoque, et les divers objets symboliques et consacrés qui serviront d'intermédiaires, de support aux manifestations d'En-Haut. Or, il y a dans tout cela les mêmes éléments que pour une cérémonie magique, avec cette différence que le magicien opère dans un but personnel, tandis que l'officiant qui célèbre les saints mystères dirige vers la foule des fidèles les grâces et les bénédictions qu'il a demandées pour eux.

Comme éléments intermédiaires dans le culte, nous en remarquons trois principaux : la parole, le geste, et enfin les symboles qui ne sont que la représentation des idées et qui les matérialisent pour les sens.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur le rôle de la *Parole,* qui crée les formes en astral et dynamise la puissance des formules consacrées.

Quant au geste, son importance est aussi considérable, et nous allons citer quelques lignes de Guaita (2) qui nous dispenseront de toute explication et de tout commentaire à ce sujet.

« Un livre serait à écrire sur la vertu du *geste,* comme signe expressif d'idées et de volitions... Le pontife officiant multiplie les gestes mystérieux et solennels, qui contribuent pour une grande part à la magie du sacerdoce. C'est ce qu'en général ignore trop le clergé, comme Musset le reproche, par la bouche de Fortunio, à son méchant abbé Cassius :

« *Eh quoi, toi confesseur, toi prêtre, toi romain,*
Tu crois qu'on dit un mot, qu'on fait un geste en vain ?
Un geste, malheureux ! Tu ne sais pas peut-être
Que la Religion n'est qu'un geste, et le prêtre
Qui l'hostie à la main, lève le bras sur nous,
Un saint magnétiseur qu'on écoute à genoux ! (3). »

« Mais c'est à l'égard du Vouloir impératif et de sa virtualité créatrice, que le signe devient un puissant auxiliaire, soit en Magie, soit en Religion.

« Il sert d'abord à préciser la Volonté, à la circonscrire en la formulant.

« Une fois celle-ci fixée et traduite, il sert encore d'appui pour la projeter à distance dans la direction voulue.

« Il sert enfin, et c'est sa plus haute vertu, à dynamiser l'effort solitaire du théurge, en multipliant cet effort par tous ceux analogues des Volontés amies, qui font usage du même signe. L'intelligent emploi du signe crée en un instant la *chaîne magique* dans un cercle déterminé, et sitôt, évoque l'*Egrégore* qui régit cette communion. »

---

(1) Il en est d'ailleurs de même dans l'Eglise Romaine, qui semble ignorer qu'elle fait souvent de la magie, et même quelquefois de la *magie noire,* tel le rite épouvantable de l'excommunication.

(2) Stanislas de Guaita. *Le Serpent de la Genèse* (seconde septaine), 1897, fort in-8.

(3) Alfred de Musset. *Premières poésies.*

Sur les rites et les cérémonies, nous trouvons un peu plus loin les passages suivants :

« Religieux ou magiques, les rites constituent dans leur ensemble, des guirlandes de signes évocateurs, des symphonies d'emblêmes thaumaturgiques. »

. . . .

« Les cérémonies tiennent à l'essence du culte, et rien ne leur supplée, à cause de la débilité mentale de la foule, en tout temps incapable d'atteindre à la hauteur de la mystique abstraite. Il n'est pas de religion sans rites. L'on peut dire que, leur ensemble constituant la guirlande d'efficace transmission, en omettre un seul, c'est, en quelque sorte, rompre la chaîne d'or qui relie la Terre au Ciel. »

Le Comte de Larmandie, qui est cependant un catholique, mais d'une largeur d'esprit peu commune, a écrit les lignes suivantes qui complètent fort bien ce que nous avions à dire sur ce sujet (1).

« C'est par la question des rites et des symboles que la Religion se rapproche de la Magie. Je parle de la haute magie théurgique et thaumaturgique, nullement de la goétie qui a pourtant ses pratiques efficientes... Les Rites qui ne sont que la *mise en action* des symboles ont un *pouvoir naturel* sur le monde astral qui contient en potentiel et en germe tout l'épanouissement du monde physique.... Le mot symbole veut dire avant tout *résumé, quintessence* ; donc, en accomplissant une cérémonie symbolique, nous attirons la cause seconde dans l'orbite de notre volonté, nous déclanchons, pour employer une expression bien saillante, le dynamisme producteur du phénomène, nos doigts sortent du plan physique et correspondent au clavier dont la matière écoute les harmonies et qui lui reste perpétuellement caché. Mais pour être accompli d'une manière efficace, tout rite exige un état d'âme et même une préparation du corps, une assise préalable, physique, animique et intellectuelle, sans laquelle il serait puéril de songer à la manœuvre des clefs phénoménales. »

Voilà plus qu'il n'en faut, ce me semble, pour la justification de mon assertion concernant l'existence et l'importance d'une partie magique dans le culte et les cérémonies gnostiques, de même que dans les autres religions. Ce qui importe surtout, c'est l'idée dominante dont toutes ces choses ne sont que des manifestations ; et nous croyons, nous, gnostiques fervents, posséder la connaissance la plus élevée des Mystères divins et des Vérités suprêmes, traduits par nos symboles et manifestés par nos cérémonies et nos rites propres qui servent de lien, d'intermédiaires entre le Plérôme et l'Univers hylique.

Je bornerai là cette première partie de mon article, et, dans la suite, j'étudierai l'histoire de la magie dans le gnosticisme en remontant aussi haut que les documents le permettent.

(*A suivre.*) MARNÈS.

(1) *Magie et Religion*, 1898, in-12.

CE QU'EST L'ÉGLISE GNOSTIQUE

L'Eglise Gnostique est Une : sa doctrine est unique.

Elle s'adapte aux diverses époques (chose que l'Eglise Romaine n'a jamais voulu faire), mais le fond de toutes ces adaptations est absolument le même.

L'Eglise Gnostique est Sainte ; sa morale est la pure morale évangélique, la seule capable de former des saints.

L'Eglise Gnostique est Apostolique : elle reconnaît pour chef saint Jean, l'Apôtre bien-aimé.

L'Eglise Gnostique est Universelle ; se rattachant intimement à la Tradition la plus pure et la plus antique, dont elle n'est qu'une adaptation, on peut dire qu'elle a existé de tout temps sur toute la surface de la terre.

En dépit de ses prétentions, l'Eglise Romaine n'est pas catholique, universelle, puisqu'elle répudie toute attache avec la vraie Tradition. Quant à dire qu'elle est répandue par toute la terre, elle ne l'est pas plus que le Protestantisme et le Bouddhisme.

MERCURANUS.

BIBLIOGRAPHIE

Un livre vient de paraître ou, pour mieux dire, de re-paraître, car sa conception et sa première édition datent de 1906 : *Religion d'Amour*, par Paul-Emile Henri, (Librairie du Merveilleux, 76, rue de Rennes). — L'auteur, dont nous respectons le pseudonyme, n'est point un des nôtres ; il ignore tout de la Gnose, et pourtant son œuvre est *gnostique*, tant il est vrai que l'Esprit est au fond de tout cœur droit et pour ; il n'attend pour se manifester que l'occasion favorable ; heureux celui qui répond à son appel. Paul-Emile Henri a été un de ceux-là. Qu'il nous permette de l'en féliciter, après le poète Frédéric Mistral, dont la lettre élogieuse sert de préface à *Religion d'Amour*.

ESCLARMONDE.

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.